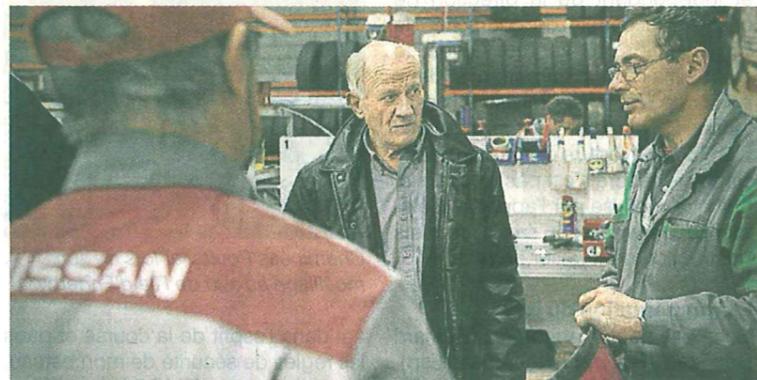


Automobile

# André Dessoude : « Le Dakar fait partie de ma vie »

**Longévité.** André Dessoude prendra le départ de son 31<sup>e</sup> Dakar, samedi à Lima (Pérou). À 72 ans, le patron du Team qui porte son nom n'a rien perdu de sa passion. Il évoque ses débuts, son amour de l'Afrique et regarde vers l'avenir.

« C'est à Saint-Lô que je me sens le mieux »



Entretien

**André, qu'est-ce qui vous pousse à repartir à l'aventure chaque année ?**

C'est devenu tellement naturel pour moi de faire le Dakar, tellement automatique de préparer des voitures, d'accompagner une équipe... Au bout de 31 ans, c'est dans les coutumes, ça fait partie de ma vie. Ne pas remettre la machine en route ne m'a jamais effleuré l'esprit. J'aurais beaucoup de mal à vivre sans le Dakar.

**Quels sentiments vous animent lorsque vous regardez dans le rétro, 30 ans en arrière ?**

J'ai plutôt tendance à penser à ce que je vais faire demain. Qu'est-ce qu'on va inventer, qu'est-ce qu'on va faire d'exceptionnel, avec quels pilotes ? Il y a quelques années, je n'aurais jamais imaginé pouvoir me confronter à des champions du monde. Tout s'est fait petit à petit. On a grandi sans s'en apercevoir.

**Qui vous a transmis cette passion pour le sport automobile ?**

Ce ne sont pas mes parents. Ma mère était couturière, mon père réparait des chaussures. Ils n'avaient pas de

voiture. J'en ai eu une avant eux. La première, c'était une 4 CV. Je me souviens, j'avais eu 18 ans un lundi, passé mon permis le mercredi et acheté ma voiture le vendredi. Très vite, je l'ai modifié pour essayer de faire des performances.

**Bricoler sans cesse, innover pour atteindre la performance : c'est votre moteur ?**

Essayer d'être le meilleur, c'est à la fois passionnant et difficile parce qu'on n'y parvient jamais. J'aime la compétition, j'aime voir ce que je vaudrais par rapport à la concurrence.

**N'auriez-vous pas eu des moyens plus importants ailleurs qu'à Saint-Lô, aux abords des circuits ?**

On m'a souvent demandé pourquoi je n'allais pas voir ailleurs. Les gens me disaient que c'était atypique que mon activité soit ici, qu'elle devrait être au Castellet, au Mans ou encore à Nevers. C'est vrai que ce serait plus pratique mais ça ne m'est jamais venu à l'idée de partir. Pourquoi ? Parce que je me sens bien ici, auprès de ma famille, de mes amis. Quand on voyage beaucoup, on a du plaisir à rentrer chez soi. Moi, c'est à Saint-Lô que je me sens le mieux.

L'Afrique : « Lorsqu'on avait la trouille... »

**Vous étiez aussi un amoureux de l'Afrique. Le Dakar en Afrique, les Africains doivent vous manquer...**

On a été contraint de quitter l'Afrique par la force des choses. Il y a un tas de régions, comme au Mali, où on ne peut plus mettre les pieds. J'ai des tas de souvenirs en tête, notamment le sourire des gamins quand on passait dans leur village. Pour eux, c'était un grand moment. Un jour, il y en a un qui a contemplé ma voiture durant de longues minutes. L'année suivante, il m'avait sculpté la voiture dans un morceau de bois, avec les sponsors au bon endroit, les bonnes couleurs. Il a dû y passer un temps fou. On avait besoin des Africains, comme ils avaient besoin de nous. Aujourd'hui, je reçois toujours du courrier. J'aimerais notamment aller voir Didi, mon marabout d'Agadez, mais le quai d'Orsay me l'interdit.

**Le Dakar a perdu en visibilité, perdu de son charme depuis 2008.**

En Amérique du Sud, on a trouvé un autre terrain de jeu. Aujourd'hui, le Dakar est une course de vitesse. C'est comme si on courait en Europe : il

y a des villages partout, des routes partout. L'épreuve a perdu de son charme car il n'y a plus ce côté aventure. Désormais, les pilotes ont des balises dans leur voiture. Avant, il n'y avait rien de tout ça. Il y avait des risques, du danger, c'était ça l'aventure. Quand tout est feutré, bien organisé, il n'y a plus d'angoisse. Les moments les plus forts en Afrique, c'était lorsqu'on se perdait, qu'on avait vraiment la trouille.

**Vous êtes nostalgique de l'Afrique ?**

Aujourd'hui, pour des raisons de sécurité, on ne veut plus envoyer des gens dans des endroits difficiles. C'est compréhensible. L'Afrique reste l'Afrique. Elle ne change pas et aura du mal à changer. Les Africains aiment leur condition de vie. On veut les rattacher à notre vie mais eux ne demandent rien. Jamais un Africain ne m'a demandé combien coûtait une de mes voitures. Un Européen pense directement : « Oh, ça doit coûter cher ». On parle toujours d'argent chez nous, comme en Amérique du Sud. En Afrique, ils s'en foutent du prix.



André Dessoude continue à recevoir du courrier de ses amis africains.

« Transmettre aux jeunes ce qu'on m'a appris »

**La perche est tendue. Ça coûte combien de fabriquer une voiture compétitive pour le Dakar ?**

L'argent se fait rare en France. Il faut fabriquer des voitures qui coûtent moins cher mais qui sont pratiquement aussi performantes. C'est ce que l'on a fait cette année avec une voiture (Buggy Juke) deux roues motrices dotée d'un moteur Diesel avec lequel on consomme moitié moins de carburant. Ça nous a coûté environ 200 000 €, soit deux fois moins que l'année passée.

**Que vaut ce Buggy Juke ?**

Quand on construit une voiture, on pense que c'est la meilleure au monde. On a hâte de se mesurer à la concurrence pour savoir si on est dans le coup ou pas. La seule chose que l'on ne mesure pas, c'est l'évolution de la concurrence. On a beaucoup progressé, on aimerait bien remporter la catégorie 2 roues motrices et visait une place dans les 10-12 premiers du général.

**Que répondez-vous aux gens qui disent que Dessoude n'est plus aussi ambitieux que par le passé ?**

Dans les années 1990, on a failli gagner le Dakar puis les grands constructeurs sont arrivés avec des moyens illimités. À ce moment-là, on a pris un grand coup sur la tête, reculé au classement. Nissan m'a aidé durant des années, ils ne m'aidaient plus. Aujourd'hui, je me débrouille par mes propres moyens.

**N'est-ce pas trop frustrant de revoir ses ambitions à la baisse ?**

En 30 éditions, j'ai 200 voitures qui ont terminé le Dakar, j'ai accumulé de l'expérience. Aujourd'hui, on sait tout faire dans ce rallye. En trente ans, on a tout appris. Ce serait un



gâchis de ne pas aller en Amérique du Sud, de ne pas se servir de notre savoir-faire pour construire une voiture. Puis mon but désormais, c'est de transmettre aux jeunes ce qu'on m'a appris.

**Beaucoup de Manchois regrettent que la parade des pilotes et des voitures n'existent plus...**

C'est un cri général. La parade s'est arrêtée l'année où on est parti en Amérique du Sud. Avant, quand on allait en Afrique, on quittait Saint-Lô fin décembre. Aujourd'hui, les voitures rejoignent l'Amérique du Sud en novembre. Faire une présentation du Dakar mi-novembre, ça n'a pas le même charme. Je ne sais pas comment faire.

**L'histoire d'amour entre André Dessoude et le Dakar n'est pas près de s'achever ?**

Tant que des pilotes et des clients s'intéresseront à moi, tant que j'aurais une structure de mécaniciens, je continuerai. J'arrêterai le jour où plus personne ne voudra bosser avec moi.

Recueilli par  
Clément HÉBERT.